

Un film en mouvement

Le principe de *Makala* est posé dès les premières secondes du film. Il s'agit d'emboîter le pas au personnage et de ne plus le quitter, tout au long de son odyssée. La caméra marche dans le sillage de Kabwita, filmé de dos ou de profil, au moyen de plans rapprochés. La proximité appelle l'empathie. Le sort du personnage est commun à celui du spectateur qui l'accompagne. L'art de la marche au cinéma réunit des cinéastes comme le Hongrois Béla Tarr (*Les Harmonies Werckmeister*, *Le cheval de Turin*) ou l'Américain Gus Van Sant (*Gerry*) qui est son disciple. Le principe consiste à marcher dans les pas de protagonistes, qu'on ne connaît pas de l'intérieur. Leur marche les relie au cosmos mais leurs pensées nous demeurent secrètes. Dans *Makala*, Emmanuel Gras n'use à aucun moment de focalisation interne. Toutefois, les pensées intimes du personnage nous parviennent, à travers les prières qu'il adresse à Dieu et ce, à deux reprises dans le film. Ces invocations interviennent à des moments clés du film : dans la scène d'ouverture, après la coupe de l'arbre et dans la dernière séquence du film, située dans l'église où Kabwita implore la protection du Divin. En conséquence, le début et la fin du film sont liés et fonctionnent selon un subtil jeu d'échos. ■



La corruption en RDC

La scène où Kabwita se fait saisir un sac de charbon, en guise de contribution à l'impôt qu'on lui réclame sur la route, illustre le problème de la corruption en RDC. Les rançonneurs n'occupent pas les fonctions qu'ils s'octroient et détournent les fonds collectés sur la route. En principe, les taxes prélevées visent notamment à financer des programmes de reboisement, qui est un autre problème soulevé par le film. En effet, les feux de brousse, allumés par les paysans pour chasser le gibier, dévastent l'écosystème. Bien qu'une loi soit entrée en vigueur pour les interdire, ils continuent de ravager la forêt car il en va de la survie des habitants en zones rurales. Détournement de fonds publics, corruption, fraude et blanchiment de capitaux : les malversations financières coûtent plusieurs milliards de dollars chaque année à la RDC. Ce sont autant de richesses qui ne sont pas investies dans le développement du pays. En 2017, le conseiller spécial du chef de l'État en charge de la bonne gouvernance et de la lutte contre le blanchiment des capitaux et la fraude a déposé une plainte contre des personnalités, en charge, par exemple, des transports. Certains ont fui le pays, avant d'être entendus. La justice, elle aussi corrompue, se dégrade. Ce mauvais gouvernement est l'héritage direct des années Mobutu, qui ont laissé des séquelles en RDC. ■

Fiche technique

● Générique

MAKALA

France | 2017 | 1h36 | couleur

Réalisation, scénario et photographie

Emmanuel Gras

Son

Manuel Vidal

Montage

Karen Benainous

Musique

Gaspar Claus

Production

Nicolas Anthomé – Bathysphere

Pays d'origine

France

Genre

Documentaire

Format

Couleur

Durée

96 minutes

Date de sortie

6 décembre 2017

Distribution

Kabwita et Lydie Kasongo, dans leurs propres rôles

● Filmographie

Courts métrages

La motivation ! (2003)

En famille (2003)

Une petite note d'humanité (2004)

Tweety Lovely Superstar (2005)

Soudain ses mains (2008)

Être vivant (2013)

Lettre filmée d'Emmanuel Gras (2018)

Longs métrages

Bovines ou la vraie vie des vaches (2011)

300 hommes, co-réalisé avec Aline Dalbis (2014)

Makala (2017)

Chef opérateur

Alive in France de Abel Ferrara (2017)

I'm New Here de Bram Van Paeschchen (2017)

Silent Visitors de Jeroen Van Der Stock (2012)

Empire of Dust de Bram Van Paeschchen (2011)

Pale Peko bantu mambo ayikosake

de Bram Van Paeschchen (2008)

World of Blue, Land of O. de Bram Van Paeschchen

(2005) – Directeur de la photographie



Lycéens et apprentis au cinéma en Île-de-France est coordonné par l'ACRIF et les CIP, avec le soutien du conseil régional d'Île-de-France, de la DRAC Île-de-France, du CNC et le concours des rectorats de Créteil, Paris, Versailles ainsi que des salles de cinéma participant à l'opération.



Kabwita, héros mythologique

Poussant son vélo surchargé sur la route nationale qui le mène à Kolwezi, Kabwita complète la longue liste de travailleurs qu'Emmanuel Gras a filmés, tout au long de sa carrière. Son calvaire sans fin s'apparente au mythe de Sisyphe. Pour être revenu des Enfers où il aurait dû croupir, Sisyphe fut condamné à pousser éternellement un lourd rocher au sommet d'une colline. A peine arrivée en haut, la pierre redescendait la pente et Sisyphe devait recommencer. Le vélo, chargé de marchandises, que tire Kabwita à bout de bras, l'assimile au héros de la mythologie grecque. De plus, le caractère répétitif des actions du charbonnier et la succession des jours et des nuits ajoutent au sentiment d'éternité et d'appartenance au mythe. On pourrait aussi rapprocher l'épopée de Kabwita avec un autre mythe grec : celui d'Atlas que Zeus condamna à porter le monde sur ses épaules pour l'éternité. De nombreux plans dans le film masquent Kabwita qui disparaît complètement derrière son lourd chargement. Le personnage porte aussi économiquement sa famille sur ses épaules. Sa survie dépend de son travail.

Le lourd poids des responsabilités, qui incombent à Kabwita, pèsent tout entier sur lui. *Makala* emprunte également sa matière au récit initiatique. Le personnage affronte une série d'obstacles qui lui donne la connaissance du monde et de lui-même. La route, semée d'embûches, revêt un caractère métaphorique. Elle symbolise l'existence et ses accidents. Pour parvenir à cette dimension à la fois épique et mythologique Emmanuel Gras a tiré son film vers

Sa survie dépend de son travail. Le lourd poids des responsabilités, qui incombent à Kabwita, pèsent tout entier sur lui. *Makala* emprunte également sa matière au récit initiatique.

l'abstraction. Sur le plan de la mise en scène, le montage a joué un rôle important dans ce processus. La trajectoire de Kabwita a été réduite aux développements les plus simples, pour permettre d'y projeter tous ces mythes existentiels. ■

Drôle de genre

Makala n'appartient pas à un documentaire traditionnel qui se contenterait de capter le réel. Emmanuel Gras se saisit des moyens de la fiction pour construire sa narration. De sorte que son film établit des filiations naturelles avec des genres phares du cinéma. A commencer par le road movie dont le terme apparaît en 1969 avec *Easy Rider*. Réalisé par Dennis Hopper, le film met en scène une chevauchée en Harley Davidson, à travers l'Amérique de la contre culture. Le genre se caractérise par un périple en moto ou en voiture et dans le cas de *Makala*, à pied. L'individu se frotte à la nature et éprouve sa liberté. Mais là où classiquement le mouvement naturel du road movie s'effectue le plus souvent de la ville vers les grands espaces, *Makala* inverse les polarités. La ville constitue la destination ultime du voyage de Kabwita.

Grouillante de vie, violente en raison du libéralisme sauvage qui s'y exerce, elle engloutit Kabwita. Soustrait à son environnement naturel, le personnage peine à s'adapter à ce décor qui le rejette. C'est là encore une des caractéristiques du genre : l'issue du voyage est le plus souvent malheureuse, ou au mieux décevante. *Makala* s'assimile également à un thriller car l'issue du périple de Kabwita reste longtemps incertaine, surtout après qu'un camion ait répandu son chargement au sol. La tension qui entoure la réussite ou non du voyage de Kabwita infuse de nombreuses scènes. Les camions représentent la plus grande menace sur cette route poussiéreuse. Les bolides pourraient faucher Kabwita à tout moment. On ne voit pas leurs conducteurs, ce qui en fait des entités abstraites là encore. Ce sont des machines à tuer comme dans *Duel*, où un camion fou prend en chasse un automobiliste. Réalisé en 1971, le film de Steven Spielberg allie précisément le road movie et le thriller, tout comme *Makala* qui revisite le documentaire à l'aune de genres américains mythiques. ■

